

La bonne nouvelle de la fin du monde — Luc 21, 25-33

Prédication du 2e dimanche de l'Avent (5 décembre 2021) au Temple Neuf - Pasteur Rudi Popp

L'attente chrétienne est une expérience éprouvante. Prenez ce cas hypothétique : un père offre à ses enfants des calendriers de l'Avent aux chocolats. Vous connaissez le principe : 24 cases, 24 jours, 24 chocolats. Objectif : apprendre à attendre. Ne pas ouvrir toutes les cases le premier jour. Les enfants comprennent vite, et leur déception peut être terrible de voir le père manger un chocolat avant le jour indiqué... (il s'agit bien sûr d'une situation totalement fictive ; toute ressemblance avec des personnes existantes serait purement fortuite).

Or cette situation du calendrier aux chocolats traduit parfaitement la question que pose notre lecture : Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? Le rendez-vous avec le Christ n'est-il pas déjà en cours ? N'avons-nous pas toutes les raisons d'être heureux aujourd'hui ?

À en croire l'extrait du discours apocalyptique que nous avons lu, ce rendez-vous énigmatique doit plutôt nous inquiéter, voire nous effrayer : il est question de la fin des temps et d'un déferlement de catastrophes... Il y est question de la parousie, le mot d'origine grecque qui signifie « présence », ou encore « venue », « avènement ».

À plusieurs reprises, dans les Évangiles, Jésus annonce son retour, ou encore « la venue du Fils de l'Homme ». Ainsi parle-t-il selon l'Évangile de Jean : « Quand je serai parti vous préparer une place, je reviendrai et je vous emmènerai auprès de moi, afin que là où je suis vous soyez, vous aussi ». Un retour qui se fera dans un déferlement de violence, si l'on en croit aussi l'Évangile de Matthieu, avec l'appel à la vigilance que nous avons reçu il y a 15 jours : « Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure... »

Ce retour du Christ professé par les premiers disciples prend sa source dans la pensée eschatologique et l'attente juive. Avec Daniel ou Ézéchiël, notamment, la tradition

prophétique annonce « le jour du Seigneur », le temps quand Dieu rendra justice à son peuple.

Jésus utilise ce vocabulaire messianique : sa foi et sa prédication s'inscrivent dans cette attente qu'un jour nouveau se fasse au sein d'Israël et dans le monde. Les visions apocalyptiques dans les évangiles prolongent celle des prophètes ; comme eux, ils présentent ce jour telle une intervention de Dieu à travers des catastrophes, des évènements qui font peur.

Mais le message n'est pas destructif pour autant : la foi biblique affirme haut et fort que l'histoire à un « bon sens », une orientation vers « l'abonnissement », comme l'on dit pour les vins. Bibliquement parlant, l'histoire n'est pas cyclique. La vie, selon la Bible, ne répond pas à l'idée de « l'éternel retour » des religions orientales et des philosophes, qui essaient de vivre selon le précepte « Mène ta vie de sorte que tu puisses souhaiter qu'elle se répète éternellement ». Au contraire, avec la Bible, notre histoire avance ; et si elle avance, il faut penser la fin. D'où l'intérêt chrétien pour l'avenir ! La vie chrétienne est fondamentalement mue par cette question : qu'attendons-nous ? Notre conception de l'avenir a-t-elle une influence sur nos vies aujourd'hui ? Des générations de chrétiens ont traduit cette quête surtout par une question plus simple : quand aura enfin lieu la parousie ?

Le texte de l'Évangile de Luc fait bien transparaître que les premiers chrétiens imaginent le retour du Christ imminent. Jésus lui-même annonce : « En vérité, je vous le déclare, cette génération ne passera pas que tout n'arrive... »

La devise de l'apôtre Paul face aux communautés qui se laissaient aller reprend cette attente et la traduit dans une forme d'ascèse qui s'est ensuite confondue avec ce qu'on a appelé « la morale chrétienne » : « Le salut est plus près de nous maintenant qu'à l'époque où nous sommes devenus croyants (...). Conduisons-nous honnêtement, comme on le fait en plein jour, sans ripailles ni beuveries, sans orgies ni débauches, sans disputes ni jalousie ».

Les christianismes, depuis 20 siècles, se sont déployés dans cette attente pince-sans-rire. Beaucoup se sont mis à annoncer la fin du monde, en lisant les signes, à la première occasion catastrophique, pour dénoncer la cruauté de ce monde sans fin.

La pandémie qui sévit aujourd'hui annonce-t-elle la fin du monde ? Pouvons-nous comprendre la crise écologique comme « signe dans le soleil, la lune et les étoiles »,

étant donné que sur la terre bien les nations sont « dans l'angoisse, épouvantées par le fracas de la mer et son agitation » ? Depuis la frayeur de l'an 1000, quand l'Église tout entière était convaincue de la fin du monde, les prophètes de malheur n'ont jamais manqué...

Or dater et calculer la fin du monde, c'est vouloir être maître du temps. Luc réfute, quelques chapitres auparavant, tout pouvoir de se faire maître du temps : « Si le maître de maison connaissait l'heure à laquelle le voleur va venir, il ne laisserait pas percer le mur de sa maison. Vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ignorez que le Fils de l'homme va venir. »

Même si, et justement, *parce que* nous ne connaissons ni le jour ni l'heure, l'attente chrétienne a du sens. Il est manifeste que l'humanité, à toute époque, traverse de grandes épreuves : nous pouvons vivre avec le poids de la misère parce que Dieu promet qu'elle prendra fin.

Dans cet esprit, nous n'avons pas à craindre la parousie, le jour du Seigneur. Tout ce que la Bible annonce comme signes - guerres, famines et tremblements de terre, détresse et « l'abomination de la désolation », ne traduit que la confiance que l'apocalypse, au sens biblique, n'est pas seulement la fin du monde, mais qu'elle est surtout la révélation d'un temps nouveau ; un temps où nous sortirons de l'ombre qui nous enserre.

L'apocalypse au sens biblique n'est donc pas destinée à faire peur, mais à aider à vivre dans ce monde. La violence est un des aspects de notre monde, mais il y a autre chose, des trouées dans le ciel, des vivants qui nous mènent vers la Jérusalem céleste : la fin de l'histoire est en notre faveur ; la fin du monde est une bonne nouvelle !

Pour les chrétiens, la fin du monde est une perspective profondément heureuse. Le philosophe Martin Steffens (que nous recevrons au Temple Neuf début janvier) écrit ceci : « Si, pour l'athée, l'histoire se dirige vers un ravin ou contre un mur, le chrétien croit que l'humanité se précipite dans les bras du Christ ».

La vie chrétienne communique la foi que le monde n'est pas fermé sur lui-même, mais ouvert par le Christ à l'espérance. Nul n'est dispensé des épreuves de l'existence : le temps de l'histoire est bien un temps de combat. En tant que chrétien, j'habite ce monde sans le fuir, mais en témoignant d'une attente confiante.

C'est pourquoi les chrétiens prient pour la venue du Seigneur. Ce sont les derniers mots de l'Apocalypse et de toute la Bible : « Marana Tha ! », ce qui signifie « Seigneur, viens ! ».

Cette nouvelle éclatante ébranle toujours l'univers. Après la longue attente, après le rude hiver, le désespoir n'est plus : « Car ta bonté fidèle est la vie éternelle : Oh ! viens, Seigneur Jésus ! » Amen.